

Témoignage de Jean Lévesque né à Beauvais le 3 août 1929

Je suis né le 3 août 1929 à Hucheloup. Je vais avoir 76 ans cette année dans la maison où je suis né. Je suis sur un rocher, le rocher à la porte. Mon père est natif d'ici, ma mère est native de saint Jean dans le Morbihan. Saint Jean, c'est pas loin. Entre Beauvais et Campénéac, où il y a la chapelle. Y a ma sœur qui m'avait dit une fois, quand t'auras des enfants y faudra leur faire une cour un peu mieux que ça. Je lui ai dit, j'crois bien qu'y feront comme moi, y apprendrons à marcher là. Avant, la départementale passait devant chez moi, ils l'ont déviée vers 1963.

Mon père était bûcheron. On avait une petite ferme. On travaillait qu'à l'hiver, en principe. On avait quatre ou cinq vaches. On vivait avec ça. On faisait un peu de grain. On attelait 4 vaches. On bûchait qu'à l'hiver. Dès que la Toussaint était faite.

Le débardage était fait à l'été. C'était des particuliers qui faisaient ça, avec des chevaux. Parce qu'après il y a eu les tracteurs, ils débardaient ça avec les tracteurs.

Le travail de bûcheron

J'ai commencé à 15 ans à aller en forêt. J'aurais commencé plus vite mais mon père était prisonnier. J'ai commencé quand il est rentré. A aller avec lui. J'ai été bûcheron et puis faire la petite ferme, bricoler par là. C'est l'hiver principalement qu'on allait en forêt. On était payé au mètre cube. Je faisais du bois au charbon de bois ou revendre le bois de chauffage. Je faisais les livraisons à domicile sur la fin. Les dernières années. On a écorcé aussi, « peloue » qu'on appelait ça. C'est un os de vache qu'est coupé en deux. On passait un coup d'un coté, un coup de l'autre. Je dois en avoir un encore chez nous. Ça rapportait pas core grand chose. Fallait mettre en tas, attendre que ça sèche. Fallait remettre ça en paquet. C'était les plus beaux brins de chêne qu'on laissait. C'était pour faire du tanin, y avait une tannerie à Beignon auprès de Coetquidan. J'ai jamais été beaucoup abatteur de grumes. Moins que maintenant. Là maintenant y abattent tout ce qu'il y a de gros.

Quand y avait beaucoup de bouleaux, on faisait de la pâte à papier. On a fait des plantations pour les eaux et forêt vers 55. On était payé à l'heure.

Y avait les fagots pour les boulangers pour chauffer le four à pain. Y avait Maurice Perrin, y n'en faisait 1000 fagots ou plus par an des fois. Y n'en faisait des barques de fagots au bord de l'étang. On émondait beaucoup les arbres. Maintenant y a pus besoin de fagots. On voyait des mois de fagots qu'on appelait ça, des tas de fagots de 4 ou 500 toutes les années. On en mettait deux nez à nez à une certaine hauteur. Et on remettait l'autre, le contraire, pour que ça mouillait pas. Le d'sous était comme ça, le haut était comme ça.

J'ai été bûcheron jusqu'à 60 ans. Les dernières années je faisais du débardage et des livraisons de bois. Avec le tracteur. J'élaguais les arbres dans les plantations. J'ai commencé à planter le sapin en 55 au hêtre de Ponthus. Y doit y en avoir des beaux maintenant, de l'épicéa, du douglas.

J'avais un croissant pour couper les branches. C'était comme une scie avec un manche assez long. J'ai commencé bûcher, c'était avec la hache, la scie et puis le harpon quand c'était trop gros. Entre les rangées de sapin c'était le croissant.

Y avait des fermiers qui venaient débarder le bois avec leurs chevaux.

Y avait des fois à aller en forêt on partait de bonne heure. On n'était pas obligé si on veut puisqu'on était payé au mètre cube. Arrivé là-bas, fallait faire du feu pour commencer. Bien des fois la pluie arrivait à neuf-dix heures ou onze heure, ben on restait auprès du feu là. On mangeait la soupe et puis on mangeait le midi. A trois heures de l'après midi on s'en venait mais on avait rien fait. Que de la pluie toute la journée, on était à chômer au pied d'un arbre, on avait aucun abri. On tachait d'être rendu au point du jour.

Des fois fallait faire $\frac{3}{4}$ heure, 1 heure de marche peut être même plus pour aller au boulot. Fallait porter tout le ravitaillement, la soupe, le repas du midi, 3-4 bouteilles de cidre.

J'ai été le plus loin... d'ici on passait par le chemin des Noridais ? Derrière, on passait à haute forêt, on allait jusque dans le bas de Timombert du côté de l'étang bleu. J'ai vu aller jusqu'à côté de la Ville Danet. J'me rappelle mon père était avec moi, on allait bûcher en 47 jusqu'au Brulis des Forges à pied. J'avais 18 ans en ce temps là. J'ai été bûcher à Guillerien sur le camp. On passait par le Fil, on traversait la nationale 24. J'allais bosser là bas sans doute pasqu'il y avait pas de boulot autrement.

Y payait pas cher, ça rapportait pas beaucoup. C'était juste pour passer le temps quoi.

On était bien 15 ou 20, 15 ou 18 de Beauvais. Tout le monde allait en forêt. On était plus nombreux par maison qu'on est maintenant.

Pendant la guerre y avait eu les camoriens comme on les appelait, qui venaient faire des fagots et charbonner. Tout était charbonné. C'est Renouard et les fils Guéguan qu'on dut charbonner les derniers. Renouard a fait son dernier dans la côte de Beauvais. On abattait le bois tout les 25 ans à ce moment là. Dans les chênes maintenant y attendent qu'y ont 40 ou 50 ans. Y la coupe qu'est pas faite en montant la cote à droite (en venant de Beauvais), elle est bonne à faire. Ca fait trois fois que je la vois abattre. Je l'ai vu abattre avant la guerre, une autre fois je travaillais dedans, et pis là elle est bonne à faire. Quand j'allais bûcher, on laissait juste un chêne tout les 20 – 30 –mètres, tandis que maintenant y font de l'éclaircie. On appelait ça un quarantin. On en laissait un de temps en temps, tandis que maintenant y font une éclaircie, y abattent que les petits, y laissent que des machins qu'y verrons jamais. Ça fera pas des arbres de futaie. Pour charbonner fallait pas du trop gros bois. Y avait plusieurs charbonniers en forêt.

L'employeur

J'étais employé par monsieur de Clerville. y a pas de doute, c'était des « messieurs de ». Puis après ça a été divisé, ça a été mis en groupement forestier. Oh maintenant y sont j'sais pas combien, 25 dans le groupement. C'est pas pour ça qui s'arrange mieux je crois bien. Y sont trop sur le gâteau.

Y avait deux gardes au groupement forestier. Y a eu Sentier au départ. Potel après et Pierre Lerot. Y eu un autre après, mais il a pas été bien longtemps celui là. Pichelin après qu'est venu en 1983 ou 84. C'est les gardes avec qu'on avait affaire, c'était pas les patrons de la forêt. Y passait à compter c'qu'on avait. Pis si y avait 30 à 40 mètre cube de fait y payait. Y payait pas cher, ça rapportait pas beaucoup. C'était juste pour passer le temps quoi.

On était payé au mètre cube de bois, au stère qu'on appelait ça. 1m sur 1m le paquet d'écorce était payé au kilo. Y n'en prenait deux dans le tas à l'imprévu, ça faisait tant, tant, y faisait une moyenne.

Fallait demander pour ramasser du fagot en forêt. Ça dépend ce que tu prenais. Henry Gaspais qu'était le garde à papa. Papa y dit « oh j'ai été cherché un bout de bois en forêt. Oh dame y dis, j'ai pas été le demander, y a pas loin. Ça vaut pas le coup. Ca mérite pas à être demandé, ça mérite pas à être pris qu'y dis. » Enfin, c'est la politesse aussi.

La ferme

Les femmes étaient à la maison, elles s'occupaient des enfants et des 3 ou 4 vaches. On les menait en champ jusque sur le camp de Coetquidan là bas. Y nous louaient des lots qu'on appelait ça. Des endroits. Chacun avait son secteur pour mettre ses vaches. On était par là à la Huetterie. Les gens étaient partis c'était resté comme ça. Au début y avait des prairies et des champs qu'étaient un peu... déjà quand on amenait les vaches y en avaient déjà beaucoup qu'étaient envahis par les ronces. On y est allé jusqu'en 49/50.

On avait dans ce temps là un canton où on avait le droit de mener les vaches. Ça changeait d'endroit, mais en principe c'était autour du coin, où y avait pas trop d'arbres, des landes, de l'herbe à pâturer. Y venaient marquer les vaches, avec un fer rouge, qui laissait une marque, un B sur le haut de la cuisse. Y avait plus de bêtes, tandis que dans toutes les maisons y avait 3 ou 4 vaches. Y a plus que deux fermes à l'autre bout du village.

Autres métiers de la forêt

Les bouchons de petit houx était attachés avec une ronce fendue en deux qui attachait le pied. C'était travaillé en rond, nettoyer les barrâtes en bois. Pour ramoner les cheminées, c'était le houx ou bien l'épine. On faisait un petit paquet de la grandeur de la cheminée et pis une corde en bas, l'autre en haut. J'avais un parent, Prospère Lévesque qui s'appelait, qui faisait des bouchons, il allait en vendre jusqu'à Malestroit. Avec une petite charrette, il attelait son chien dessus et pis lui dans le devant de la remorque. Y bricolait par là lui aussi. Ah ben les marchands de cages, c'est avec les chiens qui allaient vendre leur... y avaient trois chiens attelés sur une petite charrette. Y avait un de chaque coté et l'autre qu'était sur le brancard devant. Fallait pas la toucher la petite charrette parce que elle était vite arrêtée. J'me rappelle, y s'arrêtait chez nous en revenant de Ploërmel. Fallait pas toucher à la charrette parce que les chiens étaient pas commodes.

J'ai connu Joseph Lagrée. Ça été le dernier sabotier de Beauvais. Y travaillait chez lui, au Chatenay. Il avait été un moment sur le Fuyssaie. Il avait monté une baraque. Les sabots se faisaient ptêt ben avec du hêtre. On lui commandait une paire de sabot. Y la faisait au mieux et il allait la porter. Oh, c'est pas qui n'en faisait beaucoup. Oh ben si les sabots c'était la mode. Les femmes portaient des sabots hirondelles avec une brique dessus et un petit bout pointu, le bois était travaillé. Chez les hommes c'était des sabots bretons qu'on appelait ça. Les « menoue » qu'on appelait ça.

Guerre 39/45

On a été évacué, fallait qu'on soit parti pour le premier avril. C'était en 1944. J'avais 15 ans. On est revenus à l'été. Quand les allemands sont partis, au mois de juillet. Y en avait qu'étaient restés par là. Nous on revenait aussi de temps en temps. C'était pas recommandé de venir. J'me rappelle d'être allé jusqu'à la Ville Danet, les vaches à pieds à emmener le matériel dans la charrette. Je ne sais pas au juste, mais y devaient agrandir le camp. Pour venir jusqu'à la forêt. Au Cannée y avait eu aussi st Bartlémémy et puis le bout du haut je crois bien. Y avait un petit bout par là.

Oh ben ici on n'a pas été embêté. Faut pas dire.

Quand y avait eu la rafle en 1942, de la classe de ceux qu'avaient 20 ans, y étaient à débarder, à sortir du charbon par derrière. Y les a entendus arriver ou y les a vus. Il a laissé les chevaux. Il était avec deux autres gars. Il a été se cacher avec une meule de grain pour faire les battages chez Léon Hamon à l'Orgeril. Il s'est caché sur le haut de la bâche de grain. Paul Herviaux s'était caché au Bout du Haut à Rosa dans un tas de ronce. Y a qu'Henry qu'a du partir en Allemagne. Tous les autres se sont cachés. Y avait pas la presse à y aller.

Ça bûchait dur dans ce temps là, y avait beaucoup de charbonniers. Pour faire de la braisette qui appelaient ça. Y'en avait un à la Fontaine Leron. Francis Rialet faisait plutôt du débardage au charbon pendant la guerre. Toutes les coupes ça a déjà été charbonné.